

Odalisque de James Pradier

En savoir plus

Originaire de Genève, le sculpteur suisse James Pradier s'installe rapidement à Paris, où il remporte le Prix de Rome en 1813 à l'issue de sa formation. Très apprécié dans les années 1830-1840, il est l'auteur de commandes officielles aux formes parfois convenues pour l'Arc de Triomphe de l'Etoile ou le tombeau de Napoléon aux Invalides à Paris. Mais on lui doit surtout de nombreuses œuvres à caractère intimiste décrivant des scènes familiales et des marbres réinterprétant des sujets antiques, qui connaîtront un vif succès comme son groupe des *Trois Grâces* (1831, Paris, musée du Louvre), ou bien encore *Psyché* (1824, Paris, musée du Louvre), *Satyre et bacchante* (1834, Paris, musée du Louvre), *Phryné* (1845, musée de Grenoble) ou *Sapho* (1852, Paris, musée d'Orsay).

Une femme nue se tourne pour nous accueillir du regard. Elle est assise à même le sol et son vêtement a glissé à terre. Coiffée d'un turban, elle tient dans une main un éventail de plumes. Les traits de son visage sont parfaits, comme hors du temps. Ses accessoires rappellent l'Orient. Il ne s'agit pas d'un portrait de femme, mais bien de la représentation d'une odalisque, comme nous l'indique le titre.

Dérivant du turc *odalik*, ce mot désigne à l'origine une femme vivant dans un harem, au service des femmes du sultan. En Occident, ce personnage évoque un monde fantasmé de sensualité et de plaisir, loin de la réalité de ce que pouvaient être ses véritables conditions de vie. L'Orient est à la mode au XIX^e siècle : la campagne d'Egypte menée par Bonaparte en 1798, le combat des grecs pour leur indépendance, la conquête de l'Algérie ainsi que les nombreux voyages scientifiques conduisent à un renouveau d'intérêt pour les provinces de ce qui est alors l'Empire Ottoman. De nombreux artistes occidentaux, écrivains, peintres, sculpteurs, musiciens multiplient les sujets que l'on nomme « orientalistes », tout particulièrement les représentations de ces femmes de harem qui exercent une véritable fascination. La plus célèbre est le tableau de Jean-Auguste-Dominique Ingres, *La grande odalisque* (Paris, musée du Louvre), exposée à Paris au Salon de 1814.

Peu de sculptures illustrent toutefois ce thème, ce qui rend cette œuvre de James Pradier exceptionnelle. Le sculpteur reste ici en partie fidèle à la tradition classique en choisissant pour sujet un nu féminin, s'inspirant des Vénus antiques. Son travail savant des détails et du poli du marbre montre également un grand raffinement, qui l'inscrit comme un héritier de la recherche de perfection chère à la génération de sculpteurs qui l'a précédé - celle d'Antonio Canova ou de Berthel Thorvaldsen, sculpteurs actifs dans le premier quart du XIX^e siècle et principaux artistes du courant appelé néo-classicisme. Cependant, Pradier sait aussi innover et surprendre en bousculant certains canons de représentation de la femme. L'odalisque est ainsi montrée assise à même le sol, rompant avec les normes de bienséance des doctrines classiques de la sculpture. Elle s'offre au spectateur, dénudée et lascive. Loin de la froideur glacée des beautés idéales des œuvres de ses prédécesseurs, elle interpelle par sa présence et son corps à la fois idéal, sensuel et réaliste. Cette nouveauté d'approche lui est permise par son sujet exotique, qui lui offre plus de liberté et lui est avant tout un prétexte pour réaliser un portrait de femme moderne.

Mais surtout, par la torsion de son corps et le jeu des volumes, par son mouvement, renforcé par la spirale du turban, l'odalisque invite le spectateur à tourner autour d'elle pour la découvrir. Aucun point de vue n'est ici privilégié par l'artiste, qui sait investir pleinement l'espace et jouer sur les trois dimensions. Il parvient ainsi à insuffler à cette sculpture un sentiment de vie, entre éternité et nonchalance.